

L'adieu à la magicienne

L'article s'étalait sur une page du 25 mars de Ouest-Aven : « Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise, à Plogoff, dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs, bien rares en cette saison, qui empruntent le GR 34. C'est un jeune couple de Belges, en vacances à Audierne et parti tôt en randonnée, qui a découvert le piano vers huit heures du matin. Son extrémité était toute brûlée. Très intrigués, ils ont aussitôt téléphoné au patron de leur hôtel pour lui faire part de leur découverte. Ce dernier a alerté la gendarmerie, qui s'est aussitôt rendue jusqu'au port-abri de Feunteun Aod, pour continuer ensuite à pied par le GR 34, aucune route ni chemin carrossable ne conduisant à l'endroit où se trouve l'instrument de musique.

Ils ont constaté que le piano était abimé et, d'autre part, qu'il n'y avait aucune trace au sol de pneus de tracteur ou de tout autre engin capable de traverser la lande pour transporter un instrument aussi lourd qu'imposant. Comment est-il arrivé là ? Les gendarmes ont dressé un périmètre de sécurité afin de protéger les indices éventuels. Contactée, la police judiciaire de Quimper a immédiatement dépêché deux policiers sur les lieux. Accompagnés d'un expert de la police scientifique, ils ont effectué un travail de fourmi pendant plus de deux heures : photos, relevés d'empreintes sur le piano (difficilement exploitables, semble-t-il, en raison des pluies diluviennes de la nuit dernière), de même que sur un tabouret retrouvé accroché à des ronces, recherche d'ADN, etc. En partant, le commandant Cagasse a refusé de parler à la presse, ne disposant d'aucun élément. »

Novembre 2013.

Solenn Gangloff n'a pas son *startijenn* (sa vitalité) habituel en rentrant chez elle, à Sainte-Marine, dans sa maison perchée au dessus de l'estuaire de l'Odet. Elle se débarrasse vite fait de son manteau et se laisse tomber sur le grand canapé du salon. « Un coup de fatigue passagère, pense-t-elle ». Le soir suivant elle n'est guère plus vaillante, ni le soir d'après. Au fil des jours, à la fatigue s'ajoute une douleur par-ci, une autre par-là. Son coup de fourchette légendaire se mue en appétit d'oiseau. Elle commence à flotter dans ses habits. Malgré cela, elle s'entête à ne pas consulter son médecin. « C'est le stress, explique-t-elle à Clet, son mari. Trop de travail, de concerts, de voyages et de décalages horaires ces six derniers mois. C'est la rançon de notre gloire, mon ami ! » Clet Savina l'observe, de plus en plus taraudé par l'inquiétude. Il ne croit pas un mot de ce qu'elle raconte, toutefois il fait semblant d'abonder dans son sens pour ne pas laisser poindre quelque anxiété.

En réalité, il ne reconnaît plus sa Solenn qui a toujours été si forte, si pleine de vie, jusqu'à l'exubérance parfois. Capable de travailler ses partitions de violon jusqu'à deux ou trois heures du matin sans ressentir de fatigue, portée par une passion dévorante pour la musique.

Pour les fêtes de fin d'année, Solenn et Clet décident de faire l'impasse sur Noël, prétextant un surcroît de travail. Quand ils ne sont pas en tournée nationale ou internationale à cette période, ils ont pour habitude d'inviter leurs deux enfants, Gwenola et Gwendal, leurs parents respectifs et quelques amis. Mais, dans une famille de

saltimbanques comme les Savina, on ne peut pas sacrifier aux rites immuables que pratique la plupart des gens. En revanche, ils ont prévu de faire le réveillon de la Saint - Sylvestre dans un grand restaurant de Bénodet et non à la maison. « Ce sera moins de travail pour nous, leur a dit Solenn. »

Le soir du réveillon, Gwenola arrive avec Kilian, son copain. C'est un beau brin de fille de presque trente ans, d'allure décontractée, sans chichis vestimentaires, au parler franc et direct. Solenn lui donna naissance au Japon, à Tokyo, lors d'une tournée en Asie. C'était en 1985, deux ans après leur mariage. Aujourd'hui, la Tokyoïte est archéologue, spécialisée dans les fouilles préventives en Bretagne. Quant à Gwendal, de deux ans son cadet, il poussa son premier cri aux Etats-Unis, à New-York. L'accouchement eut lieu quatre jours après une série de concerts au Carnegie Hall. Dotée d'une santé insolente, doublée d'une grande force de caractère, Solenn mettait un point d'honneur, même enceinte jusqu'au cou, à honorer les engagements de l'Orchestre Philharmonique de Bretagne. Le New-Yorkais breton hérita du virus parental. Actuellement il joue du violon et de la guitare dans plusieurs groupes de rock breton et y chante tantôt en anglais, tantôt en breton.

Pendant le repas de réveillon, Solenn s'épanche à n'en plus finir, ce qui ne lui ressemble pas, plutôt discrète sur ses sentiments profonds. Elle raconte sa lune de miel avec Clet à l'hôtel de l'Iroise à Plogoff, près de la pointe du Raz. Un hôtel qu'elle avait découvert lors d'une énorme manifestation antinucléaire à Plogoff en 1980. Elle avait trouvé l'endroit tellement extraordinaire, propice à toutes les rêveries, qu'elle s'était promise d'y revenir. Mais elle était à cent lieues de se douter que ce serait en tant que jeune mariée. Ils avaient réussi à s'échapper du mariage à cinq heures du matin et trois quarts d'heure plus tard ils frappaient à la porte de l'hôtel de l'Iroise. Marie Le Coz, la tenancière, les attendait, habituée à recevoir beaucoup de nouveaux mariés avides d'exils romantiques dans son bout du monde. Une sorte de Connemara breton. Marie leur montra leur chambre. Ils n'avaient pas sommeil. Alors, après avoir avalé un grand bol de café et des tartines beurrées, ils partirent à pied à travers la lande, bras dessus bras dessous, en chantant des ritournelles à tue-tête. Au bout d'une semaine les lieux n'avaient plus de secrets pour eux. De la pointe du Raz à la pointe du Van, du port de Bestrée au port de Feunteun Aod, ils avaient tout arpenté. Dans la chapelle Saint-They ils chantèrent à l'unisson, les yeux dans les yeux, le très beau chant d'amour « An hini a garan ». Un titre qui se traduit indifféremment par « Celui que j'aime » ou « Celle que j'aime ». Bretonnants tous les deux, Clet avait fait de Solenn sa *chevrenn*, sa crevette, et elle l'appelait *karedig*, amour.

7 janvier, 19 heures

Assise dans sa cuisine à préparer une salade, Solenn Gangloff est prise brusquement de convulsions. Quelques minutes plus tard, elle s'accroche à l'évier et se penche pour y vomir tripes et boyaux. Clet Savina, qui rentre, la découvre tremblant de tout son corps. Il appelle d'urgence Corentin Carval, leur médecin de famille. Vite arrivé, celui-ci ne reconnaît pas sa patiente, tant elle est décharnée, livide, les yeux creux, les traits tirés. « Je vais vous administrer un puissant sédatif, lui dit-il. Après, essayez de dormir. » Il rejoint la table du salon, où il griffonne sur une ordonnance une liste de *louzoù* (médicaments). Il la tend à Clet et déclare à voix basse :

–S'il n'y a pas d'amélioration d'ici huit à dix jours, rappelez-moi et je l'enverrai à l'hôpital pour des examens approfondis. Il ne faut rien dramatiser, bien évidemment, mais son état de santé n'est pas très brillant, vous en conviendrez. Combien a-t-elle perdu de kilos ?

Clet n'en sait fichtre rien. Il lui explique qu'elle n'a pas voulu prendre au sérieux sa fatigue chronique et son amaigrissement. Le docteur parti, Clet retourne dans la chambre. Elle dort. Son visage s'est apaisé. « Faut-il prévenir les enfants, se demande-t-il ? » Tout bien pesé, il décide d'attendre. D'ailleurs, Solenn devinerait tout de suite qu'il se trame quelque chose dans son dos.

Il remonte un peu la couette et lui caresse tendrement le dos de la main. Il repense au jour où il l'a vue pour la première fois. Elle venait d'intégrer l'Orchestre philharmonique de Bretagne en tant que premier violon. Clet en était le pianiste attitré depuis quelques années déjà. Plusieurs musiciens de l'orchestre avaient eu l'occasion d'entendre cette jeune violoniste et ils en parlaient les yeux émerveillés, disant qu'elle possédait un jeu très fluide capable d'exprimer toute la gamme des sentiments humains. Une surdouée du violon, en somme.

Depuis une semaine, l'«OPB» répétait à la Scala de Milan où il allait donner un concert consacré à quelques-uns des meilleurs compositeurs classiques bretons, tels le Malouin Louis Aubert, dont ils devaient interpréter *Le tombeau de Chateaubriand*, suivi du *Journal de bord*, concerto pour piano et orchestre du Brestois Jean Cras ; ensuite le poème symphonique *Brocéliande au matin*, du Nantais Paul Ladamirault et, pour terminer, deux interludes et une *Fantaisie pour piano et orchestre* du Trégorrois Paul Le Flem, trois pièces extraites de *La magicienne de la mer*. Une œuvre puissante, tout imprégnée de la violence de la légendaire Ville d'Ys.

L'orchestre travaillait d'arrache-pied dans une excellente ambiance. Mais, depuis l'arrivée de Solenn, Clet Savina éprouvait des difficultés à se concentrer tant la nouvelle recrue aimait son regard. Incontestablement, elle jouait divinement bien, mais c'était sa personne qui le fascinait, ses yeux rêveurs, son sourire espiègle, cette façon de se cambrer tandis que ses longs cheveux châtain et bouclés dégringolaient jusqu'à la cambrure de ses reins. Des jambes fines, gainées de bas noirs et bien campées sur le sol, accentuaient un port altier. Tout à sa musique, elle ne semblait pas avoir remarqué le trouble du pianiste. Du moins, elle n'en laissait rien paraître.

Rentré à Rennes, après les deux soirées triomphales de Milan, les musiciens de l'OPB furent invités à une soirée organisée par la Maison de la Culture, une façon de faire se rencontrer les saltimbanques de tous poils, les politiques locaux, les animateurs et financeurs culturels et tant d'autres. Clet échangea force banalités avec d'illustres inconnus qui se donnaient beaucoup d'importance, de même qu'avec des personnages connus qui, d'un air complice, vous promettaient la lune, le soleil et les étoiles. Solenn fut courtisée par quelques progénitures de la bourgeoisie rennaise, félicitée pompeusement par le maire, postillonnée par un conseiller général éméché, draguée lourdement par un jeune député socialiste très imbu de sa personne. Épuisée par tout ce cirque mondain, elle s'écarta de la foule pour déguster tranquille sa coupe de champagne. Clet éprouvait le même ras le bol lorsqu'il aperçut Solenn esseulée. Il hésita, puis s'avança vers elle. Elle lui sourit, soulagée de croiser enfin quelqu'un de connu. Ils trinquèrent et se racontèrent les scènes comiques qu'ils venaient de vivre en riant de bon cœur.

Dans le salon adjacent le bal avait commencé. Clet bafouilla qu'il aimerait l'inviter à danser, mais que si... Elle le prit par la main et l'entraîna dans la salle. L'orchestre démarrait un slow. Il enlaça Solenn et tenta d'épouser au mieux le rythme langoureux de la danse. Solenn se rapprocha un peu. Clet se sentait maintenant maladroit, trop raide sur ses jambes. Ses mains devenaient moites et collaient, indécentes, au corsage de sa partenaire. Il lui souria bêtement, s'en voulut, balbutia une phrase incompréhensible. Elle lui sourit. Il perdait pied, comme pris de vertige, le dos en sueur. Fin du slow.

L'orchestre annonça une valse. Ils se mirent en position et s'élançèrent. Clet reprit un

peu d'assurance. « Danser et encore danser, pensa Clet, pour ne pas être ridicule. » Leurs corps se frôlaient de plus en plus, sans retenue, enivrés par la magie sensuelle des danses en couple. Vint un rock endiablé. Solenn se déchaîna. A la dernière note, elle déposa sa tête sur la poitrine de Clet, comme épuisée. « J'ai soif, murmura-t-elle ! » Une heure plus tard, Clet la ramena au pied de son appartement, au centre de Villejean. –J'aimerais te revoir en dehors de l'orchestre, lui glissa Clet à l'oreille.

–Moi aussi, répondit-elle sans hésiter.

Une bise chaste sur chaque joue et elle s'éclipsa. Clet ne savait plus trop qui il était ni où il habitait. Il erra dans Rennes un moment pour recouvrer ses esprits, puis rentra se coucher. Il n'avait jamais connu une telle sensation amoureuse. D'aucuns nomment ça le « coup de foudre ». Et Clet était bel et bien groggy. Solenn chantonnait dans l'ascenseur, légère, étonnamment légère.

Trois mois plus tard, le 23 mars 1983, ils se marièrent à Quimper avec la bénédiction de tous les Dieux de l'Amour que l'homme s'est inventé.

–*Karedig*, quelle heure est-il ? demande Solenn.

Il sursaute, brusquement rattrapé par la réalité et regarde sa montre.

–Neuf heures et demie.

Solenn soupire et ferme les yeux. Clet entend son estomac crier famine et gagne la cuisine.

Depuis sa crise du 7 janvier, l'état de Solenn ne s'améliore pas et chaque jour qui passe lui paraît interminable. Elle n'arrive pas à s'occuper l'esprit, à se concentrer sur quoi que ce soit. Elle se lève une heure, traîne sa misère, se recouche, somnole, se relève en geignant, grignote un fruit ou un morceau de pain-beurre, allume la télé, l'éteint, la rallume, coupe le son, met la radio qu'elle n'écoute pas. Elle n'a de goût à rien et chaque jour lui paraît interminable.

Clet tente de l'intéresser à ce qu'il vit, aux projets de l'Orchestre, à la prochaine tournée envisagée. Mais elle est ailleurs, indifférente à tout, enfermée dans sa bulle.

Corentin Carval a programmé son hospitalisation pour le 16.

A l'hôpital Laënnec de Quimper, elle est conduite directement dans le service d'endocrinologie. Prises de sang, passage au scanner, analyses diverses se succèdent sans rien révéler de précis. Commence alors un parcours du combattant. On la dirige de service en service, de stomatologie en hépatologie, puis en neurologie, mais sans résultats probants. Ce n'est qu'après deux jours en cancérologie que le verdict tombe, implacable : elle est atteinte de la « maladie de Stanov », un cancer extrêmement rare qui provoque une lente dégénérescence de tous les organes vitaux. Un crabe de malheur lui grignote inexorablement la vie. Et on ne sait pas le combattre. Le service ne pourra que faire un accompagnement de fin de vie.

Le 21 janvier, l'un des cancérologues convoque Clet Savina et l'informe de la situation en allant droit au but ; il sait que ça va faire très mal à son interlocuteur, mais l'expérience lui a appris qu'il ne faut pas donner quelque espoir aux proches quand la mort est inéluctable. Il leur faut apprendre à vivre avec cette terrible perspective, se préparer psychologiquement.

L'uppercut reçu par Clet le met KO pendant quelques minutes. Sorti du brouillard, il exprime le souhait que sa femme ne soit pas mise au courant. Le praticien acquiesce et

lui précise qu'il réunira son service à ce sujet, mais qu'ils sont rompus à ce genre de cas. Clet, oppressé, a besoin de sortir de cet hôpital, de respirer à pleins poumons pour retrouver ses esprits et faire le point. Il déambule dans Kermaria, le long des bords de l'Odet. Des tas de questions se bousculent dans sa tête sans qu'il puisse y apporter de réponses immédiates, du moins pas à toutes. D'abord, il va en informer ses enfants et ils prendront ensemble les décisions qui s'imposent.

Rentré à la maison, il leur téléphone, mais reste vague, malgré des questions pressantes sur la raison de cette invitation à venir tous les deux en urgence à Sainte-Marine.

Rendez-vous est pris pour ce samedi à 15 heures.

Gwenola arrive la première et constate tout de suite l'absence de sa mère. Clet fait dériver la conversation jusqu'à l'arrivée de Gwendal, qui n'a pas trop tardé pour une fois. Leur père les fait asseoir dans le salon et leur demande d'être forts. Il explique tout, avec ses mots qui buttent souvent, la gorge nouée. Gwenola tombe en larmes. Gwendal sort pour pleurer.

Une demi-heure plus tard, le coup de massue encaissé, ils se retrouvent à nouveau dans le salon. Qui doit être au courant ? Ils sont d'accord pour que leur mère ne le sache pas, mais que dire aux grands-parents respectifs, aux oncles, aux tantes, aux cousins ? Elle est en cancérologie, donc il ne peut s'agir que d'un cancer, les gens ne sont pas idiots. Ils conviennent qu'il s'agit d'un cancer encore assez mal connu, mais que les médecins pensent stabiliser dans un premier temps. Ce qui sera plus facile à gérer pour les visiteurs vis-à-vis de la malade. Ils se quittent sur cette position de principe. A chacun ensuite de trouver les mots qui conviennent et l'attitude à adopter.

Clet se rend chaque jour à l'hôpital avec un méchant nœud dans le ventre. Il ne supporte plus de voir Solenn souffrir le martyr. Elle a le visage ravagé par la maladie, déformé par des douleurs de plus en plus violentes, de plus en plus insupportables, par des nuits d'insomnie, malgré de fortes doses de morphine. Combien de temps va durer ce calvaire ?

22 février.

Depuis trois jours Solenn a totalement lâché prise. Elle parle de la mort, de « sa propre mort » et elle implore qu'on la laisse quitter cet enfer.

–*Karedig*, au nom de notre amour, aide-moi à mourir, répète-t-elle d'une voix lasse.

Clet, à chaque fois désarmé, lui murmure des phrases de réconfort, incapable d'y mettre la moindre conviction. Le terrible mot « euthanasie » cogne dans ses tempes comme un bourdon de cloche et résonne, lugubre. Elle lui demande à lui, son double, de la conduire de l'autre côté du miroir. Comment envisager une chose pareille ! Il a envie de hurler, de fuir ce bourreau libérateur qu'elle réclame. Il esquive :

–Gwendal viendra te voir demain. Il m'a téléphoné ce matin.

.Elle ne répond pas, ferme les yeux.

13 mars, 2 heures du matin.

Clet Savina se tourne et retourne dans son lit. Voilà trois semaines qu'elle le supplie de tout débrancher. Elle a échafaudé des scénarios qui, dit-elle naïvement, lui éviteront la prison. Clet n'en dort plus, prisonnier de ce piège machiavélique, partagé entre la sollicitation pressante de celle qu'il aime et la loi répressive de ce pays. A cela s'ajoute une interrogation qui le taraude depuis quelque temps : comment réagira-t-il quand elle partira pour de bon ? Il lui faudra vivre chaque minute, chaque heure, chaque jour avec

un manque béant impossible à combler. Et pendant combien d'années ? Il sait aussi qu'il ne pourra plus jamais toucher un piano sans qu'un fantôme ne vienne le hanter. Pourquoi chercher à survivre à tout prix quand tout avenir s'enfuit ? Pour les enfants ? Inutile de les encombrer d'un poids mort, de gâcher leur existence. Au fil des heures, l'idée de partir lui aussi ne l'effraie plus vraiment, lui devient acceptable. Elle semblerait même lui convenir.

13 mars, 6 heures du matin.

Une décision qu'il veut irrévocable a pris corps dans l'esprit de Clet, bien qu'elle lui donne le vertige : accomplir l'irréparable, tout effacer. « Dans dix jours, se dit-il, ce sera notre trente et unième anniversaire de mariage. Le 23 mars 1983, on s'était uni l'un à l'autre pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur est fini, le pire ne devrait pas tarder ! »

15 mars, 16 heures.

Clet Savina tape un numéro sur son portable. Puis il entend :

–Oui, Garage Pennaneac'h !

–Salut Maurice. C'est Clet Savina.

–Eh Louissette, c'est Clet... mais si, le copain d'école qui joue du piano dans un grand truc parisien ou un machin comme ça. On a longtemps réparé sa vieille Mercédès.... Ça y est, elle te remet. Ben dis donc, depuis le temps ; j'te croyais mort. Et Solenn, toujours aussi belle ! T'avais pas choisi la plus moche, mon salaud !

–Dis Momo, j'aimerais te parler d'un truc en privé. Ce soir ce serait possible ?

–*Ya sur* ! Y'a longtemps que j'ai pas causé du bon vieux temps en m'envoyant un pastis !

A 7 heures et demie à l'Abri Côtier ? Ça te va ?

–OK. A tout à l'heure.

Clet s'est assis dans la salle du baby-foot, à l'écart de la grande salle du bar. Cinq minutes plus tard, Maurice arrive, boudiné dans un bleu de travail propre qui a du mal à loger une bedaine nourrie au houblon fermenté. Serrement de mains chaleureux et les banalités d'usage lors de telles retrouvailles. Les gosses, les épouses, le boulot, les copains disparus, les divorces, tout y passe. Clet lui fait part de son inquiétude quant à l'état de santé de Solenn. Momo, d'un optimisme à toute épreuve, le rassure :

–Après la pluie le beau temps ! Tu verras, c'est qu'un mauvais moment à passer. Mais, au fait, tu voulais me voir pourquoi ?

–Tu fais toujours de l'hélico, l'interroge Clet ?

–Je m'envoie encore en l'air de temps en temps. Prendre de la hauteur ça te fait oublier tes emmerdes, mon vieux.

–J'aimerais te demander un service un peu spécial et à la limite de la légalité. J'ai tout de suite pensé à toi et à ton côté baroudeur, toujours prêt à te lancer des défis.

–Si c'est cochon, rigole Momo, je suis preneur.

–Non, pas vraiment. C'est pour une séquence de tournage d'un film. Amener un piano à queue par hélicoptère près du port-abri de Feunteun Aod, à Plogoff, en haut de la falaise, là où ils devaient construire une centrale nucléaire. Tu te rappelles des manifs, des bouillons envoyés à coups de lance-pierres sur les gardes mobiles ?

–*Soñj m'eus, ya* ! De ça, j'ai souvenir, pour sûr. Mais pourquoi les gars du film ne peuvent pas le faire ?

–Ils n'arrivent pas à avoir l'autorisation, soupire Clet. Et pourtant c'est une scène capitale qui sera tournée aux premières lueurs de l'aube. Aucune route ni chemin, même

défoncé, ne conduit à cet endroit, donc on ne peut le transporter que par les airs. Il n'y a que toi qui puisses réussir un tel exploit sans te faire prendre.

–Ça m'excite déjà. C'est complètement fou ton histoire. Et ce serait quand ?

.Le 23 mars, au soir, dès la nuit tombée. Disons vers 21 heures. A cette heure-là tout le monde sera calfeutré chez lui à regarder la télé. Moi j'aurais loué et assuré – en liquide – le piano, cinq jours avant, chez Concert-Musique à Quimper, mais sous le nom d'emprunt d'Antoine Dupont. Je t'enverrai les papiers en recommandé. Un de tes gars amènera le piano par camion, bien dissimulé sous des bâches et déjà sanglé, prêt à être hélitreuillé, jusqu'au parking de la pointe du Raz. A cette saison c'est désert.

Ton gars agitera une grosse lampe pour te guider. Ensuite le piano devra être déposé au bord de la falaise, ici, sur la carte. Ton autre mécano devra être sur place avec tout un jeu de cales en bois pour le mettre de niveau et te guider avec une lampe. En partant du haut du port par le GR 34, c'est à 8 minutes à pied

–Et toi, tu arriveras quand, s'inquiète Momo ?

–Vers 4 heures du matin avec l'équipe de tournage. Ils transporteront tout le matériel technique à pied pour être fin prêts au lever du jour. On te paie dès maintenant tous les frais, hélico, transport du piano, ton boulot et celui de tes gars. Aller et retour évidemment. Pour le retour je te téléphonerai, peut-être qu'il y aura un décalage d'un jour ou deux. Voilà l'enveloppe, tout en liquide, pour ne pas laisser de traces. Crois-moi, ils ont été généreux.

Momo jette un œil dans l'enveloppe et émet un long « *Gast* » mêlé d'admiration et de satisfaction. L'affaire est bonne. Il regarde Clet l'air jovial et lui dit :

–Bon, dès que ta greluce sera sur pied, avec ma Ginette, on se paiera un super gueuleton. J'ai une adresse du tonnerre.

–Super idée, répond Clet sur le même ton.

23 mars.

Depuis quatre jours Solenn a été rapatriée à Sainte-Marine. Les hôpitaux renvoient les malades incurables auprès des leurs, pour y passer leurs dernières semaines de vie.

D'un commun accord, Clet et Solenn ont décidé que la date fatidique serait aujourd'hui, le 23 mars, jour anniversaire de leur mariage.

A 18 heures, Clet entre dans la chambre vêtu d'une chemise blanche et de sa cravate herminée datant du mariage, ainsi que de son costume noir de pianiste. Ils s'embrassent très longuement, sans un mot. Solenn ferme les yeux et croise les mains sur sa poitrine. Calmement, Clet débranche tous les appareils, puis quitte la maison, son tabouret de pianiste sous le bras. Il ne ferme pas la porte à clé. Demain matin, Corentin Carval frappera, entrera et constatera le décès.

Clet prend sa voiture, jette le tabouret sur le siège arrière, et se dirige vers Audierne. Il se trouve déjà dans une seconde dimension, détaché de tout, tendu vers un seul but, vers la seule chose qu'il lui reste à accomplir. Et il la veut grandiose. En mémoire d'ELLE.

Arrivé, il se gare sur le quai. Le vent chante dans les haubans des voiliers. Un coup de tabac est annoncé pour cette nuit. Clet traîne dans des bars, savoure ses derniers whiskys. A l'approche de 10 heures, il appelle un taxi. Un quart d'heure plus tard, il embarque avec son tabouret, direction Plogoff. Clet indique au gars le village où il faudra le déposer. Parvenu au village, il paie le taxi, récupère son tabouret et part à pied vers Feunteun Aod.

« Momo a-t-il réussi à transporter le piano malgré le vent ? » Cette question l'obsède. Les rafales de vent se font plus fortes et maintenant la pluie tombe drue. Trempé jusqu'aux

os Clet atteint le haut de la falaise. Il pousse un ouf de soulagement : le piano est là, majestueux.

Il reprend son souffle, pose le tabouret, s'y assoit, soulève le couvercle du clavier et attaque le premier interlude de *La magicienne de la mer* du grand Paul Le Flem. Il en connaît chaque note, l'ayant beaucoup interprétée. La lente mélodie initiale contraste avec les premiers coups de tonnerre qui craquent et roulent sur l'océan, là-bas, du côté de l'île de Sein. Un ballet d'éclairs zèbre et blanchit le ciel, tel un feu d'artifice du 14 juillet. Au loin, de grosses vagues écumantes scintillent et viennent se fracasser au pied de la falaise. Elles éclatent en d'immenses gerbes de gouttelettes salées qui grimpent très haut, poussées par le vent et retombent sur la lande.

Sous les doigts agiles de Clet, les notes s'accélèrent pour exprimer cet hymne d'amour fou entre Dahut, la fille dépravée du roi de la Ville d'Ys, et un jeune marin, l'amant qu'elle s'est choisi pour l'ivresse d'une nuit de débauche. Une nuit fatale. Le diable ouvre les écluses de la Ville. Les notes du piano se déchaînent, caracolent en cascades, emportées par les flots qui déferlent sur la Ville et le palais du roi. Un fracas de tonnerre épouvantable étourdi Clet. Il a froid. Les éclairs redoublent. Les rafales de vent deviennent violentes. Le piano tremble. Les doigts de Clet buttent sur les touches détrempees. Peu importe.

Maintenant il entame la magnifique *Fantaisie pour piano*, une ode à la nature, à l'eau et à la lumière. La mélodie danse, sautille, des grappes de trilles s'envolent, légères. Au milieu d'une montée lyrique, Clet voit, l'espace d'un quart de seconde, une boule de feu qui s'abat à quelques mètres de lui, accompagnée d'un bruit terrifiant. Clet hurle aussitôt de douleur. Il ne voit plus rien, son visage le brûle atrocement. Il n'entend plus rien, les tympanes déchirés par la déflagration. Perdant l'équilibre, il s'accroche au piano. Le bois est chaud. Une rafale le jette en arrière, il trébuche, glisse sur un rocher, tombe, roule vers la mer, rebondit sur un rocher tranchant, tombe dans le vide.

La mer en furie vient de l'engloutir, à l'image de la magicienne d'Ys la maudite.